

La vieille ville de Damas, Syrie : leçons d'un passé mouvementé

M. Samir Abdulac

Architecte dplg, docteur en urbanisme

Vice-président du Comité international des villes
et villages historiques (CIVVIH) de l'ICOMOS

Secrétaire général d'ICOMOS France

abdulac@wanadoo.fr

La vieille ville de Damas

La ville de Damas en Syrie est l'une des plus anciennes capitales du monde. Elle est en effet déjà citée dans les textes pharaoniques. Autrefois capitale de royaumes araméens, elle connut la splendeur avec l'établissement du califat Omeyyade et elle demeura importante tout au long des époques Ayyoubide, Mamlouk et Ottomane.

Damas est entourée par la Ghouta, une vaste plaine agricole bien irriguée par les bras et les canaux de la rivière Barada. La ville était protégée de murailles qui furent particulièrement renforcées lors des croisades. Des faubourgs d'abord isolés se raccordèrent progressivement à la ville intra-muros à partir du XIII^e, puis du XIV^e siècle. Leur population était plus modeste, mais les techniques constructives restaient identiques.

Comme dans nombre de situations similaires, les couches aisées quittèrent les vieux quartiers et furent dans une certaine mesure remplacées par une population rurale, avec un accroissement de la densité. Ces mouvements furent toutefois tempérés par le maintien d'une coloration communautaire dans certains quartiers.

Aujourd'hui, la ville intra-muros représente 130 hectares et comprend une population de 30 000 personnes environ après la baisse des dernières années. Autour se développe une métropole de 4 millions d'habitants et disparaissent les champs cultivés de la Ghouta.

Après avoir été classée en 1976, la vieille ville de Damas fut inscrite sur la Liste du patrimoine mondial en 1979. Une réglementation assez stricte y impose toutefois que les réhabilitations et les reconstructions conservent la même volumétrie (patio compris) et les mêmes matériaux.

Les techniques traditionnelles de construction à Damas

Une vue des toitures de la ville pourrait laisser croire qu'à part les monuments réalisés en pierre, l'architecture de terre prédomine dans la construction traditionnelle des

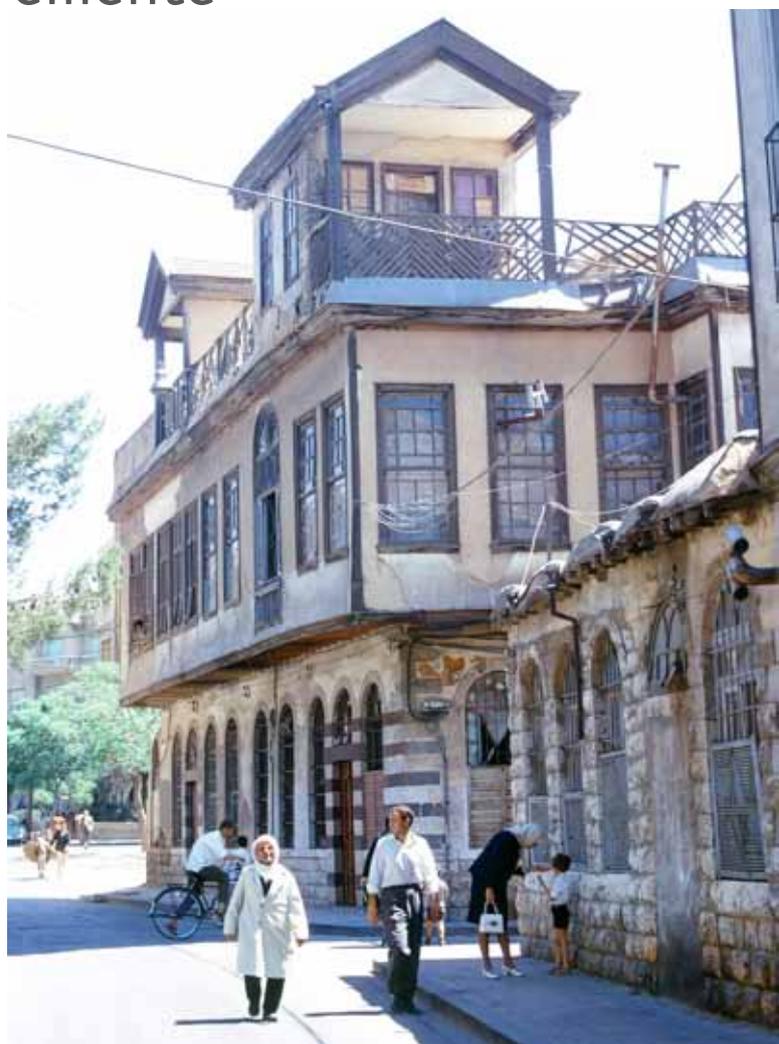


Figure 1 : Maison traditionnelle de Damas avec rez-de-chaussée en maçonnerie de pierre et étages en ossature de bois. Les ouvertures sont nombreuses à l'étage. © Samir Abdulac

habitations. En fait, les rez-de-chaussée des maisons sont généralement construits en pierre et bien plus rarement en terre banchée. Leurs ouvertures sont réduites. Les étages supérieurs (un ou deux) comportent une ossature de bois de peuplier à section ronde. Des briques de terre séchée sont disposées en diagonale entre les poteaux de bois. Les murs extérieurs sont enduits de terre et peints à la chaux blanche. Du côté intérieur un lattis de bois à lames horizontales est cloué sur l'ossature et enduit. Les étages comportent des encorbellements et de grandes fenêtres.

D'un point de vue climatique, l'étage du bas dispose d'une plus grande inertie thermique et il est plus humide car étant directement en contact avec le sol. Il est préféré pour les séjours d'été. L'étage bénéficie de l'effet de serre, d'autant plus que les jours d'hiver sont souvent ensoleillés en Syrie. Il est préféré pour les séjours d'hiver. Les planchers et les toitures sont soutenus par des poutres de bois.

État actuel du bâti

Aujourd'hui certaines maisons sont abandonnées et tombent en ruine. D'autres accueillant de nombreuses familles permettent plus le passage d'un étage à l'autre au fil des saisons. Quelques-unes sont rachetées par de riches amateurs pour servir de lieux de réception. Beaucoup plus ont été transformées en restaurants ou même en hôtels.

L'approvisionnement en matériaux traditionnels est plus difficile et les agents de la municipalité font preuve d'une certaine tolérance quant à l'utilisation de briques creuses cuites. Les savoir-faire traditionnels tendent à disparaître, mais une nouvelle génération d'architectes s'applique à réutiliser les techniques traditionnelles lors de chantiers de restauration privés ou publics. Un chantier école avait été organisé dans les années 1980 par la Fondation Aga Khan dans le quartier de Hamraoui, au sud de la mosquée des Omeyyades, mais une formation plus permanente est nécessaire.

Les risques passés de nature humaine

La nature des constructions et leur juxtaposition a autrefois longtemps favorisé les incendies et leur propagation d'une maison à l'autre, que la raison soit due aux systèmes anciens d'éclairage ou de chauffage et même aux courts-circuits à une époque plus récente. Aujourd'hui, l'appareillage est plus sûr, des bouches d'incendie quadrillent les vieux quartiers et les incendies sont devenus moins fréquents. Le dernier incendie important semble avoir été celui du souk El Sagha (des bijoutiers) il y a une trentaine d'années.

En 1925, une révolte populaire s'était répandue en ville. Le Palais Azem du XVIII^e siècle, où résidait le général Sarrail avait brûlé et les troupes du mandat ont bombardé la vieille ville pendant trois jours. Dans le quartier de Sidi Amoud, au

sud de la citadelle, 250 maisons ont été détruites dont celle réputée de la famille Kouatly.

De longs et minutieux travaux de restauration furent entrepris pendant une trentaine d'années sur les extérieurs, les intérieurs et le jardin du Palais Azem. Celui-ci a été depuis, transformé en Musée des arts et traditions populaires. Un prix Aga Khan d'architecture lui a été décerné en 1983 pour l'ensemble de ces travaux.

En revanche le quartier résidentiel de Sidi Amoud fut rasé et fit l'objet d'une réorganisation foncière basée sur un maillage de voies orthogonales avec une grande place au milieu. Ce fut peut-être une sorte de compensation profitable aux propriétaires touchés sans être onéreuse pour l'État. Les bâtiments qui y ont été construits sont des immeubles de rapport de quatre étages, dans le style des années 1940, en béton armé et revêtement de pierre. L'ensemble est architecturalement divers mais homogène et porte désormais le nom de « Al Hariqa », ou l'incendie.

La reconstruction exclusivement commerciale du nouveau quartier a réduit l'intégrité et l'authenticité de la ville. Par ailleurs, la trame orthogonale du quartier est non seulement complètement étrangère au tissu urbain environnant, mais elle semble le menacer de futures extensions. Celles-ci étaient encore marquées en pointillé sur des cartes touristiques des années 1950, avec même une immense place routière en projet autour de la place des Omeyyades.

Beaucoup de faubourgs anciens de Damas ont disparu, victimes de la circulation routière et de réorganisations urbaines. Tout dernièrement encore, un projet d'élargissement de la rue du roi Fayçal devait aboutir à la démolition des faubourgs subsistant au nord de la ville intra-muros. Le projet déploré par l'UNESCO, et combattu par des professeurs et élèves d'architecture, ainsi que par de nombreux éléments de la société civile fut renvoyé aux calendes grecques en 2007.

Figure 2 : Structure d'un mur d'étage avec ossature en bois et remplissage de briques de terre sèche. © Samir Abdulac



Figure 3 : Réhabilitation d'une maison ancienne, avec reconstitution d'un mur donnant sur l'extérieur et intégration d'une niche. © Samir Abdulac



Les risques dus au present conflit

La vieille ville intra-muros de Damas, n'a encore connu « que » quelques dommages et destructions limités. Le faubourg traditionnel de Midan au sud, a été l'objet d'affrontements pendant quelques jours au mois de juillet 2012. D'après des photos postées sur internet, les combats qui ont eu lieu dans ce faubourg ont provoqué la démolition de quelques maisons traditionnelles. Celles-ci ne sont pas localisées et il n'est pas sûr qu'elles soient situées dans la zone tampon du patrimoine mondial.

Les destructions sont bien plus catastrophiques dans d'autres quartiers historiques de Syrie, notamment à Alep et à Homs. Dans une situation de conflit, tout affrontement peut concourir à la destruction. Dans le vieux Damas, le danger serait encore plus élevé qu'ailleurs, en raison de la nature des matériaux de construction et de la vulnérabilité aux incendies et à leur propagation.

Figure 4 : Réhabilitation d'une maison ancienne.
Remplacement de poutres de plancher. © Samir Abdulac



Figure 5 : Reconstruction du quartier commercial de Hariqa à
l'emplacement de celui résidentiel de Sidi Amoud. © Samir Abdulac



Quand une situation de paix reviendra, la pression en faveur d'une rapide reconstruction se fera partout sentir. Il faudra alors se souvenir des enseignements vieux d'un siècle bientôt, et pourtant si contrastés de la magnifique restauration du Palais Azem et de la discutabile disparition de l'ensemble du quartier de Sidi Amoud.

Conclusions générales

Le conflit en cours présente une réelle menace à l'intégrité de la vieille ville de Damas. Il est serait essentiel que les parties du conflit s'engagent à épargner le patrimoine culturel architectural et urbain du pays.

La présence de relevés systématiques et ou leur numérisation devrait permettre de mieux faire face à toute éventualité.

En tout cas, ce n'est qu'à l'achèvement du conflit qu'il sera possible de procéder, en détail, à l'évaluation des dommages subis.

L'effort de reconstruction et de restauration dans les villes syriennes historiques nécessitera une stratégie d'intervention adaptée, préservant au mieux la valeur exceptionnelle du patrimoine culturel en évitant les décisions hâtives et inadaptées.

Cette stratégie devra nécessairement s'accompagner d'une sensibilisation, d'une information et d'une formation de l'ensemble des catégories d'intervenants concernés, que ce soit à l'échelle d'un bâtiment ou d'une ville.

Figure 6 : Plan Damas de Bianca. © UNESCO

